Copie anonyme - n°anonymat : 170329

N2-00217 170329 Dis litphi

Code épreuve : 261 | Nombre de pages : 9 | Session : 2026

Épreuve de : Diss. philosophie HEC

Consignes :
- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroter chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

La résistance du réel

En 2018, un chercheur a annoncé la naissance des premiers enfants génétiquement modifiés avec la méthode CRISPR, permettant de corriger certaines maladies héréditaires avant même la naissance. Au delà du scandal politique et éthique que cette annonce a suscité, elle renforce un imaginaire scientifique : l'homme serait techniquement perfectible et les limites biologiques pourraient être levées par la science. Cette perspective, associée à celle du transhumanisme, ne se donne pas à voir comme une simple croyance, mais comme le résultat des progrès scientifiques eux-mêmes.

Ainsi, ce constat pose la question de la capacité de résistance du réel face aux progrès scientifiques caractérisés par une prédictabilité et une opérationalité toujours plus croissante. Le sujet met en évidence le fait que le réel est mis à l'épreuve, qu'il est même contraint face à la science qui semble vouloir le maîtriser et le modifier. Ainsi il ne s'agit pas seulement d'interroger la science comme un ensemble de savoirs constitués, mais aussi comme une activité qui construit des objets et institue ses propres normes permettant l'élaboration de connaissances intelligibles et opératoires sur le réel. En effet le réel, du latin res ("chose"), désigne avant tout ce qui a une consistance et une permanence. Le réel, pour la science plus précisément, n'est pas seulement "ce que je vois" ou le donné, mais ce qui a une certaine validité objective et une possible universalité. Face aux grandes transformations du monde et aux progrès techniques, le sujet invite moins à interroger ce

qui demeure passivement, mais ce qui résiste activement. Le substantif n'est pas anodin ("résistance"), il désigne le fait de s'opposer à une contrainte, une force ou une rupture majeure. Dans le domaine politique, la résistance renvoie au fait de contredire les lois. Dans le domaine géographique, la résistance renvoie à une capacité à s'opposer à l'aléa climatique. Dans le domaine ontologique en l'occurrence, la résistance semble, a priori paradoxale car "ce qui est" n'aurait pas besoin de résister. La résistance présuppose donc que l'activité scientifique moderne, devenue instrumentale, exerce une force conséquente pour que le réel en vienne à s'y opposer. Or la science n'émerge pas ex-nihilo, elle n'est pas une méthode contraignante sur le réel. Au contraire, le savoir scientifique cherche à expliquer le réel et notamment ses causes pour pouvoir agir sur elles. Si la science cherche à expliquer les phénomènes réel, pourquoi le réel résiste-il encore ? Il semble que la recherche de l'avenir du monde se manifeste dans cette interaction entre un horizon de dévoilement (selon la méthode scientifique) et une altérité irréductible.

Si l'on s'en tient au mouvement cumulatif et progressif auquel prétend la science, cela présuppose que la résistance au réel ne serait que temporaire. Or l'histoire des sciences montre que la capacité de résistance du réel n'est pas négligeable. La résistance au réel n'est-elle qu'un défis technique, ou relève-t-elle d'une limite fondamentale du savoir scientifique ?

D'abord, la résistance du réel, loin d'être une contrainte arbitraire, oblige la pensée scientifique à se préciser et se corriger, en sorte qu'elle la pousse vers une investigation croissante. Mais cette opposition conduit cette pensée à soumettre le réel à ses propres conditions de connaissance, et le réduit aux phénomènes. Ainsi, contre tout positivisme, il s'agit de reconsidérer la résistance du réel pour transformer nos modes de rapport au savoir et au monde.

* * *

Tout d'abord, il serait naïf de croire que la science invente le monde à sa guise. En effet, elle est soumise au réel et à ce qui résiste. Il ne s'agit pas pour autant d'une contrainte arbitraire, ni même d'une intervention divine, mais d'une constance et une complexité irréductible qui oblige le savoir à se corriger et se préciser. C'est précisément la résistance qui pousse l'activité scientifique à l'investigation du réel et à sa maîtrise.

En effet, la science est un savoir rationnel qui vise à connaître les causes des phénomènes pour les expliquer, les comprendre autant que pour intervenir sur le réel. Sans doute Descartes était le moins hypocrite lorsqu'il affirme un but affiché de maîtrise du réel pour justifier la démarche scientifique. Cette fameuse phrase formulée dans le chapitre 6 du Discours de la Méthode (1637), "nous rendre comme les maîtres et les possesseurs de la nature", mérite une attention particulière. En effet, au delà d'une hypothèse faible, postulant que la conjonction "comme" manifeste une sorte de prudence théologique de type prométhéenne, il faut peut-être y voir une hypothèse plus forte : celle de la maîtrise du réel comme condition même de la science. Ce qui permet d'étayer cet argument, c'est justement la fondation de la méthode scientifique en tant qu'elle ne construit pas les objets du réel, mais les simplifie pour les soumettre à l'ordre et à la mesure. Dans Les Règles de la Méthode (1701), Descartes fonde tout un système rigoureux. D'abord, il s'agit de trouver un point de départ absolument certain (règle I de l'évidence); ensuite il faut étendre cette méthode en "découpant le réel en autant de parcelles qu'il se pourrait et serait requis pour les résoudre" (règle II de l'analyse); puis il s'agit de régler le passage du simple au complexe, c'est-à-dire "commencer avec les choses les plus simples et aisées à connaître puis progresser comme par degrés à la connaissance des plus compliqués" (règle III sur l'ordre et la mesure); enfin il faut assurer la complétude de l'investigation en explorant toutes les hypothèses possibles (règle III du dénombrement. Cette méthode ainsi formulée montre que le réel n'est connu scientifiquement que sous une forme idéale, artificiellement stabilisé et méthodiquement

Cette conception du savoir scientifique, en tant qu'il s'agit

de savoir pour exercer une maîtrise et ainsi agir sur le réel, est une conception proprement moderne. La thèse d'Heidegger dans Essais et conférences, chapitre "La question de la technique" (1954), semble particulièrement éclairante de cette mise à l'épreuve de la capacité de résistance du réel. Selon Heidegger, le "mode de dévoilement" (c'est à dire la manière dont on agit avec le réel et sur le réel) propre à la science moderne est celui de "l'arraisonnement" ou Ge-Stellen. Ce concept est très intéressant, issu de l'association du suffixe "Ge-" ("ensemble") et du verbe "stellen" (faire apparaître), il exprime l'idée selon laquelle le réel n'est plus "ce qui est" mais ce qui est mis en demeure de se rendre disponible. De la même manière que l'on arraisonne un navire pour l'obliger à se déclarer et à montrer ce qu'il transporte, la pensée scientifique soumet le réel à un interrogatoire forcé. Ainsi l'étant n'est plus ce qui est mais ce qui est mesurable, calculable et disponible pour l'action. En ce sens, la résistance du réel est faible quant à la manière de le dévoiler et de le soumettre aux intérêts de la rationalité devenue instrumentale avec la modernité. Par exemple le fleuve qui fut jadis le signe d'une puissance sacrée, devient une énergie hydroélectrique exploitable. Il ne se transforme pas en tant que matière, c'est son intelligibilité qui change. Plus fondamentalement, le problème de la résistance du réel éclaire ce que Heidegger cherche à dénoncer. En effet l'arraisonnement est devenu le modèle dominant de dévoilement du réel. Dans l'antiquité par exemple, il s'agissait plutôt de la poïesis qui consiste à laisser advenir le réel. Ce que pointe le philosophe, c'est que ces modes de dévoilement ne sont pas équivalents, et que l'arraisonnement engage à la fois une domination plus accrue du réel que l'on maîtrise, mais aussi une résistance croissante d'un réel encore inconnu.

* * *

En effet, la méthode scientifique et l'arraisonnement présuppose une définition propre du réel, une définition positive qui s'en tient à ce qui est donné, mesurable et calculable. La science est vraie des phénomènes, elle refuse la cause métaphysique au profit de l'établissement de faits. Mais n'y a-t-il pas un risque de réduire le réel à ce qui est connaissable scientifiquement, à ce qui est constant et permanent ?

IMPRIMERIE NATIONALE – 2025-12-1003094

Copie anonyme - n°anonymat : 170329

Emplacement QR Code

Code épreuve : 261 | Nombre de pages : 9 | Session : 2026

Épreuve de : Diss. philosophie. HEC

Consignes
- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroter chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

* * *

En effet, il ne faut pas confondre la science comme maîtrise et la science comme vérité, celle d'un réel fondamentalement complexe. Si la science n'est pas ontologiquement vraie, car une partie du réel complexe résiste à la réduction analytique, elle reste légitime en tant qu'elle s'en tient aux phénomènes et qu'elle les organise. Justement, la conscience de la résistance du réel pousse la pensée scientifique à s'immuniser contre lui, ne cherchant plus sa vérité interne mais des théories pour agir efficacement contre lui.

Effectivement la posture agnostique (sceptique en matière de religion et de métaphysique), qui consiste à substituer l'établissement des faits à la causalité métaphysique, renforce une volonté croissante de maîtrise des phénomènes. Cette position suppose que la limite de la connaissance scientifique se trouve dans la nature même des choses qu'on ne peut pas connaître, à savoir la question des origines et l'ontologie. Ce qui en somme justifie le passage de la question "quoi ?" à la question "comment ?". Marcuse, dans L'homme unidimensionnel chapitre "de la connaissance négative à la connaissance positive" (1964), prolonge et radicalise la thèse de Heidegger. Si l'étant n'est plus ce qui est, mais ce qui est réduit à de la matière calculable et stabilisée, alors le changement n'est pas seulement physique mais entraîne aussi un changement de la rationalité. Pour Marcuse la position agnostique conduit la raison à s'en tenir seulement à ce qui est donné et à exclure le vécu et la résistance du réel (la négativité). Par conséquent, l'asraisonnement entraîne non seulement une domination de la nature par l'homme, mais aussi de l'homme par l'homme. Autrement dit, l'homme est pris dans l'asraisonnement, en tant que le

réel est sommé d'apparaître sous forme mathématique. Cette idée est vraie pour le climatologue, qui ne se demande pas d'abord quel est le sens du climat, mais cherche à qualifier ses flux et prévoir des scénarios. Mais cette idée est aussi vraie pour l'homme politique, qui n'habite pas entre des fins, mais gère des indicateurs et répond à des questions formulées en terme de quotas et de seuils. Ainsi le risque est l'absolutisation d'une définition du réel et sa réduction à de la matière. En effet si la vie ou le monde social se réduisent à un calcul, le monde serait aplati et étranger au réel lui-même : la vie serait une variable, la mort un paramètre et la souffrance une donnée ; aussi les individus se réduiraient à des unités, les relations à des flux et les conflits à des anomalies statistiques. C'est précisément cette dérive que dénonce Marcuse où la science technique serait devenue l'unique mode de dévoilement du réel au point de circonscrire toute autre altérité.

Par ailleurs, l'immunisation contre le réel, où l'homme ne rencontrerait plus l'altérité du réel mais seulement les systèmes qu'il a formulé, sous entend que la résistance du réel n'est que provisoire. Ce qu'écrit Marcuse (ibid) est assez éclairant : "Il n'y a pas d'autres limites objectives, pour transformer la nature et l'homme, que celles qu'offrent l'état de fait brut de la matière et la résistance du donné, résistance dont on est pas encore venu à bout". Cette précision sur la résistance sous entend que l'immunité contre le réel est en cours, qu'avec des calculs plus puissants et des modèles de prédiction plus précis, les limites objectives pourraient être levées. Ce qui est aussi intéressant, c'est de voir que la résistance au réel semble se limiter (parce qui est de la pensée scientifique) au domaine technique, et non axiologique. Ce qui renforce l'imaginaire d'une science positive ne s'interrogeant que sur les moyens pour aboutir à une telle résistance et non aux fins, c'est à dire à ce qui "pourrait être" au "devrait être" au nom de ce qui "est". Ainsi la complexité du réel ne serait plus une limite fondamentale, une sorte de plafond de verre, mais un défi technologique

que le progrès paraît résoudre. C'est par exemple l'ambition de l'astro-ingénierie dont le projet est de recréer une nanosphère sur Mars avec des bombinettes nucléaires.

* * *

Dès lors, si la méthode positive semble révéler une exigence légitime de limitation aux faits (face à la résistance du réel), sa transformation en doctrine générale sur le réel conduit à une absolutisation et une réduction du réel au savoir scientifique. Toutefois, le positivisme en tant que réduction de la raison à l'instrumentalité, est une conception dont il faut distinguer à la fois de la science et de la philosophie.

* * *

En effet, plutôt que de s'opposer à la résistance du réel et essayer de l'affaiblir, il faudrait plutôt y voir l'occasion de transformer notre rapport au savoir. Ainsi l'histoire des sciences éclaire ce passage d'une vision monoriste du réel fondée sur la permanence à une ontologie pluraliste fondée sur la complexité.

L'évolution du savoir scientifique, et notamment la prise en compte de la pluralité des domaines et des méthodes (mathématiques, physique quantique, sociologie, biologie...), contribue à cette modification de la conception classique des sciences. En effet il n'y a pas un modèle univoque pour appréhender la résistance du réel : le savoir comme maîtrise puis transformation est tout aussi scientifique que le savoir comme compréhension puis régulation. En ce sens la thèse du "régionalismes scientifique" défendue par Bachelard dans Le rationalisme appliqué (1949), est très intéressante. Ce qu'il écrit : "il ne faut pas hésiter à fragmenter le rationalisme et à bien l'associer à la matière qu'il informe, aux phénomènes qu'il règle, et à la phénoménotechnique qu'il construit", montre que la science n'est pas une raison universelle appliquée aux objets du réel, mais une pluralité de rationalités adaptée à des régions du réel. Par exemple la biologie n'isole pas une cause pour prédire des phénomènes puis produire des effets attendus à l'instar de la science physique, elle tend vers une compréhension de la complexité des

différences spécifiques du vivant. Le cas de la biocénose est intéressant en ce sens qu'elle renvoie à un milieu systémique dans lequel les vivants interagissent ensemble selon des relations de compétition, de coopération ou de symbiose. Une biocénose en effet, n'a pas de cause isolée, il s'agit d'un système de causalité circulaire plus complexe en sorte que son évolution produit des effets qu'aucune théorie ne peut prévoir. L'introduction des Loups dans le parc de Yellowstone par exemple, a produit une série d'effets inattendus comme la diminution de la population des cerfs, le fait que les jeunes arbres soient moins broutés...

Par autant, il ne s'agit pas non plus de voir dans la la résistance d'un réel complexe et fondamentalement mouvant, le résultat d'une intervention divine. Il s'agit plutôt de repenser une coopération réglée avec le réel et d'en éclairer les limites. Daniel Andler, dans L'intelligence artificielle, l'intelligence humaine : la double énigme (2023) revient justement sur cet argument du "non-miracle" à l'aune des recherches sur la reproduction de l'intelligence artificielle. Les chercheurs en intelligence artificielle défendent que l'intelligence n'est pas un miracle mais une capacité humaine, régulièrement produite par un organisme naturel, à savoir le système nerveux central. Le comportement intelligent, disent-ils, n'est pas le résultat d'une intervention divine mais d'un processus physico-chimique. En ce sens, il serait reproductible par un système de traitement de données, un modèle parfaitement limpide de calcul (au sens arithmétique du terme) et un certain nombre d'opérations rationnelles. L'argument du "non-miracle" est fécond pour Andler en ce qu'il désamorce un mythe métaphysique de la résistance du réel. Mais il précise aussitôt que cela ne veut pas dire que les chercheurs en intelligence artificielle sont capables de reproduire l'intelligence dans son essence, ni même de donner une définition satisfaisante de l'intelligence humaine. En effet ce qui est naturel n'est pas nécessairement simple, ce qui est régulier ne veut pas dire exhaustivement reproductible et surtout ce qui est fonctionnellement imitable ne signifie pas ontologiquement compris. Ainsi la connaissance et même la reconnaissance des limites du réel ne doit pas être vue comme une faiblesse mais comme une manière de lui être fidèle, une manière de penser rigoureusement sans s'abîmer dans l'illusion.

* * *

IMPRIMERIE NATIONALE – 2025-12-1003094

Copie anonyme - n°anonymat : 170329

Emplacement QR Code

Code épreuve : 261 | Nombre de pages : 9 | Session : 2026

Épreuve de : Diss. philosophie - HEC

Consignes
- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroter chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

En somme, il s'est agis de comprendre comment la résistance du réel est aprehendée par le savoir scientifique, d'y voir moins une contrainte qu'une exigence du progrès scientifique lui-même. La résistance du réel peut-être en partie maîtrisée selon qu'on définit le reel comme une matière calculable et stabilisable par une methode. Mais la pluralité des champs du savoir et des methodes scientifiques, lesquelles se sont formulées puis corrigées face à la contrainte du réel, permet de dépasser une vision reductrice d'une science positive qui ne verrait la résistance du reel que comme un defi à resoudre. Ainsi prendre en compte cette altérité irréductible permet non plus seulement d'agir sur le monde, mais d'agir avec prudence. Finalement la résistance du reel nous invite à modifier notre rapport au monde, desormais structuré comme un ensemble de possibles.

Cette interrogation sur la résistance renvoie également à un changement de perspective quant à la notion de progrès elle-même. E. Klein, un physicien et philosophe contemporain, met en lumière ce changement en remplaçant l'image du progrès comme une "lumière" par celle du progrès comme "chaleur" (associée à la théorie de la thermodynamique) qui consomme plus qu'elle ne projette.

NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE

/

/

/

IMPRIMERIE NATIONALE – 2025-12-1003094